

INTRODUCTION GENERALE A LA PHILOSOPHIE

A l'heure actuelle, le problème de la philosophie se pose avec acuité. En effet, avec l'avènement de la science et de la technique, les progrès expérimentaux de l'homme se sont tournés vers l'action et de là, l'intérêt de la philosophie n'apparaît immédiatement devant la prédominance des activités pratiques qui dominent le monde et qui font sa force.

La philosophie ne se laisse enfermer dans aucune définition satisfaisante. Elle se présente comme une discipline paradoxale dans la mesure où la philosophie n'a pas d'objet propre et elle se veut donner tous les objets possibles, la philosophie pose des questions auxquelles elle n'apporte pas toujours de réponses. La philosophie est celui qui pose des questions que l'homme engagé dans la vie quotidienne ne se pose pas toujours ; la certitude philosophique est à la base du doute.

L'ambiguïté de la définition de la philosophie pose d'emblée le problème de son statut. L'appellation qui est en cours c'est de le rendre « *maître et possesseur de la nature* » ; et devant un tel appel on est tenté de se poser la question suivante : **à quoi sert la philosophie ?** Cette interrogation est la conséquence d'un mythe créé autour du concept même de la philosophie et qui est souvent provoqué par les philosophes eux-mêmes. D'abord sur l'origine du mot : il serait issu de Pythagore qui tout en refusant d'être un sage se contente d'être un amant de la sagesse. C'est là l'étymologie du mot philo qui signifie amant et sophia qui signifie sagesse ; la philosophie serait donc l'amour de la sagesse. Mais, il s'agit là d'une formule assez vague qui nous renseigne en rien sur ce qui est l'amour ni sur ce qui est la sagesse.

Cette ambiguïté relèverait également des différends philosophiques. En effet, chaque philosophie prétend détruire celle qui la précède et cette même philosophie sera critiquée à son tour. En ce sens, Jorge GUSDORF disait qu'« *aucune philosophie n'a pu mettre fin à la philosophie bien que cela soit le vœu secret de toute philosophie* ».

Plus tard la fameuse philosophie à l'image de Hegel qui assimile la philosophie à l'oiseau de Minerve, à participer par une fausse/mauvaise interprétation à discréditer la philosophie. La philosophie ne prend son envol qu'à la tombée du jour alors que la science a déjà couru toute sa journée ; n'est-ce pas là déclarer un retard de la philosophie ou une démission de la philosophie face à l'activité de la science.

Karl MARX déclare dans la 11^{ème} thèse : « les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde d'une façon différente alors qu'il s'agit de le transformer ». Pour Marx, pour que la philosophie soit, pour qu'elle se réalise, il faut qu'elle devienne praxis et c'est en enlevant toutes spéculations que la philosophie reprend vie en tant que pratique.

La philosophie est desservie de son ambition de s'occuper de tout, le philosophe est celui qui s'occupe de tout ; la question que l'on se pose est quel est le statut, le rôle de cette matière qui s'occupe de tout et qui n'a pas de domaine précis ?

Selon la sagesse populaire : vivre d'abord, philosopher ensuite. En effet, par la conception populaire il suffit de vivre pour échapper toute préoccupation d'ordre philosophique, que la philosophie et la vie ne vont pas ensemble, que la spéculation désintéressée des philosophes risque de troubler l'action des hommes. En réalité, la sagesse populaire considère que les soucis quotidiens des hommes suffisent largement sans que l'on songe à en créer d'autres par l'inquiétude des grands problèmes. Mais il faut dire que c'est la vie réelle même qui impose la question philosophique, c'est de la vie qu'il faut partir pour comprendre la philosophie. C'est au cœur de l'existence que jaillit l'interrogation sur l'existence notamment sous forme métaphysique : il s'agit des questions sur le sens de la vie, sur la mort, sur le destin, sur l'idéal, sur la liberté, sur l'existence de Dieu...donc autant de questions qui peuvent nous saisir en un moment quelconque et nous sommes appelés à prendre conscience des difficultés de la condition humaine et aller à la recherche de solutions ; pour que nous soyons attentifs c'est presque chaque jour que nous sommes appelés à le faire. En plus une existence sûre qui ne s'intéresse jamais sur elle-même ne mérite pas de porter le don de l'esprit. C'est en ce sens que Blaise PASCAL disait : *« l'homme est visiblement fait pour penser, c'est toute sa dignité et tout son mérite et son devoir est de penser comme il le faut...penser fait la grandeur de l'homme ; toute notre dignité consiste alors à la pensée »*.

La philosophie est toujours à la recherche de la vérité. En philosophie, les questions sont plus essentielles que les réponses et chaque réponse devient une nouvelle question. L'essentiel pour le philosophe c'est l'exercice de l'esprit car la philosophie est une attitude réflexive, interrogative et critique. Pour le philosophe, rien ne va de soi, tout doit être examiné et soumis au pouvoir de la raison. La philosophie, contrairement à ce que l'on a pensé « vulgairement » d'elle n'est pas vivre dans les nuages, elle n'est pas non plus un rêve, le philosophe c'est plutôt celui qui fait face à certaines questions et veut apporter des réponses précises. La philosophie veut exprimer l'ensemble des problèmes que soulève l'univers (d'où vient le monde ? Où allons-nous ?).

Vivre c'est philosopher à son insu, c'est animer et actualiser le monde que l'on porte en soi. Philosopher c'est chercher le sens de la vie, c'est prendre conscience du fait qu'il y a pour l'homme une difficulté de vivre. Ainsi, l'homme sera au centre de la réflexion philosophique : la philosophie n'est rien d'autre que la remise en question de l'homme par lui-même.

Ainsi, toute question sur l'utilité de la philosophie peut être susceptible de réponse : demander à quoi sert la philosophie c'est déjà philosopher ; c'est-à-dire la philosophie a pour but de se demander à quoi il sert de vivre. Il faut philosopher, on ne peut pas manquer de philosopher, c'est-à-dire de penser pour agir, de penser pour exister, une existence authentique consciente d'elle-même, de ses valeurs, de ses fins et de sa raison d'être. L'entreprise philosophique requiert donc deux dimensions : une dimension théorique et une dimension pratique. Au niveau théorique, la philosophie demeure une recherche de la vérité et des valeurs, une réflexion générale jusqu'au premier principe. Et si l'on fait un prolongement de la pensée philosophique (théorique), on pourrait bien se rendre compte que la philosophie est en même temps pensées et actions (pratiques). En conséquence, on lui rattache d'ordinaire un certain nombre de disciplines.

- La psychologie : elle se s'attache à l'analyse de la vie mentale qui constitue la vie humaine par excellence, elle relève également du sentiment et de la volonté.

- La logique : elle étudie les règles qu'on doit suivre pour bien penser, les conditions de la pensée vraie.

- La morale : qui examine les conditions de l'action droite, les règles à suivre selon la dignité humaine.

- L'esthétique : qui se donne pour objet les problèmes de l'art et de la beauté.

- La métaphysique : qui se pose les questions suprêmes : questions sur la liberté, la vérité, sur l'existence de Dieu, etc.

Mais ce qu'il faut surtout noter c'est qu'au niveau pratique la philosophie unie la réflexion sur les valeurs à l'actualisation de ses valeurs. Cela veut dire que la philosophie est l'acte d'être aussi bien que l'acte de la pensée.

Les conditions d'émergence de la philosophie

Au-delà de son étymologie, la genèse de la philosophie s'articule autour de deux questions qui après analyse se révèle très distincte. D'abord sur la question de son surgissement ou la question du lieu de son surgissement d'une part et d'autre part sur les raisons de son surgissement. Ce qui nous ramène en définitive à une double question : la question du commencement et celle de l'origine.

1. Le commencement :

La philosophie peut commencer avec Pythagore notamment en ce qui concerne son étymologie. Elle peut aussi commencer au VI^{ème} siècle dans la cité grecque de Milet avec trois milésiens

dont Thalès de Milet, Anaximène et Anaximandre. Ces trois milésiens seraient à l'origine de l'incarnation de la raison dans une Grèce jusque-là dominée par la pensée mythico-religieuse.

- **Thalès de Milet** : c'est lui le Père de la conception matérialiste. Pour lui la diversité de la nature et de la vie ne proviendrait naturellement d'un dieu mais elle proviendrait d'un élément initial, naturel : **l'eau**.

- **Anaximène** : disciple de Thalès continuateur de la pensée du maître, il va développer et approfondir davantage la doctrine philosophique et scientifique de Thalès. Pour lui, la nature montre aussi bien que la nature vivante ne serait nullement l'œuvre de Dieu mais proviendrait de **l'air** dont la condensation a donné naissance aux corps solides et aux corps liquides.

- **Anaximandre** : pour lui, c'est la **nature** qu'il désigne par le terme infini qui serait à la base du monde et qu'elle donnerait naissance aux êtres vivants tout en soutenant que l'homme est primitivement lié aux autres animaux.

- **Héraclite** : va développer la cosmologie du **feu**.

- **Empédocle** : pour lui, c'est la **terre** qui est au début et à la finalité des cosmos.

La philosophie peut commencer aussi avec les sophistes. En effet, la pensée grecque après 150 ans de spéculation débouche sur la première crise. On assiste dès lors à l'apparition des premiers douteurs de l'histoire de la pensée : les **sophistes**. Les sophistes auraient pour maître Pythagore et son enseignement peut se résumer par cette phrase célèbre : « *l'homme est la mesure de toutes choses, de l'existence des choses qui existent et de la non existence des choses qui n'existent pas* ». Cela veut dire que tout est relatif dans la vie, tout est douteux. Les sophistes enseignent la rhétorique philosophique : « ***l'art de convaincre sans avoir raison*** ».

La philosophie peut aussi commencer avec Socrate car c'est lui qui a inauguré une nouvelle forme d'exercice de la raison qui a fait glisser la préoccupation philosophique de la connaissance de la nature à la connaissance de l'homme philosophique. C'est dans ce sens qu'il disait : « *connais-toi, toi-même* ».

Socrate va attaquer les sophistes, il leur reproche de manque de conviction philosophique et scientifique ; il dira aux sophistes : « *ils n'étaient pas des sages mais des trafiquant de la sagesse qui ne faisaient que corrompre leur discipline par le scepticisme* ». Socrate va donc tenter de dépasser la sophistique grâce à la maïeutique (« *art d'accoucher les esprits* »).

La tradition occidentale considère que Socrate est le premier à philosopher. Socrate disait : « *tout ce que je sais c'est que je ne sais rien* ». Le mérite de Socrate a été de changer l'objet de la réflexion philosophique.

La philosophie peut commencer avec Platon qui est la source principale de notre connaissance de Socrate (trente-cinq (35) dialogues décrits par Platon pour Socrate). En plus de la connaissance de l'homme, Platon a ajouté la connaissance de la nature et les mathématiques.

La philosophie peut également commencer avec Aristote qui, en plus des œuvres philosophiques qu'il nous a laissés, nous a laissés aussi de nombreux ouvrages en astronomie, en physique, en logique et surtout en biologie. C'est pourquoi on considère que la philosophie en Grèce antique est parvenue à son sommet avec Aristote. C'est pourquoi aussi Engels considère Aristote comme « *la tête la plus encyclopédique de l'époque antique* ». Ainsi, pouvons-nous retenir la définition de la philosophie comme la « science des causes premières et des principes premiers ». A travers cette définition, on peut dire que la philosophie est la recherche de ce qui est premier dans le domaine de l'être et de la connaissance. C'est ce qui fait qu'elle soit une archéologie ; c'est-à-dire régression vers ce qui est au fondement et au soubassement de l'être mais aussi elle est une théologie, vie, recherche de la finalité de l'être.

En définitive, il n'y a aucune doute que la philosophie est née en Grèce, mais il n'y a pas d'unanimité autour de la question de la connaissance, c'est pourquoi la question de l'origine devient incontournable car elle nous permettra de connaître le monde historique de l'émergence de la philosophie, ce moment original qui en dernière analyse est : **l'étonnement**.

2. La question de l'origine :

L'homme du mythe ne s'étonne de rien car il est comme l'homme de la religion ; tout lui semble clair et évident par la suite des réponses toutes faites que lui ont fourni le discours mythique et les morales traditionnelles. Il ne se pose pas de questions puisqu'il se satisfait déjà des réponses initiales, lesquelles réponses sont valides par l'acte de foi. Avec la naissance de la philosophie, on va assister à une rupture, à un renversement des valeurs dans la manière d'expliquer et d'interpréter. En effet, on va assister à la naissance d'un nouveau type de rationalité qui se démarquer des schémas traditionnels à interprétation : ce qui semblait jadis clair et évident est désormais devenu sujet à interrogation ; en effet, rien ne doit être désormais accepté s'il n'a été impeccable, soumis au jugement critique de la raison. Dès lors le doute s'installe doublé d'un étonnement. Socrate dira : « *s'étonner, la philosophie n'a pas d'autres origines* ».

A l'étonnement platonicien, aller répondre à l'émerveillement aristotélicien. En effet, pour Aristote c'est l'**émerveillement** qui pousse les hommes à philosopher.

Pour Descartes, c'est le **doute méthodique** et **non sceptique** qui est le caractère fondateur de la philosophie. Pour lui, le doute est la garantie de la maturité critique de la philosophie.

Pour Kant, c'est la **curiosité** qui sera à l'origine de la philosophie. Quant à Schopenhauer, il sera fidèle au concept platonicien lorsqu'il déclare dans **Le monde comme volonté et comme**

représentation : « selon moi, la philosophie naît de notre étonnement aux sujets du monde et de notre propre existence ». Pour lui : « *avoir l'esprit philosophique, c'est être capable de s'étonner des événements habituels et des choses de tous les jours* ».

Pour Martin Heidegger, c'est l'**inquiétude** qui sera au fondement qui sera au fondement de l'interrogation philosophique.

Ce qu'on note en définitive, c'est que les philosophes s'accordent pour faire de cette tension initiale (étonnement) l'origine de la philosophie même s'il emploie des théories différentes à cette occasion.

LA METAPHYSIQUE

L'homme s'est toujours posé la question de ses origines, la question des premières causes et des premiers principes, c'est aussi la question de la raison d'être des choses. La métaphysique serait toute réflexion sur les premières causes et les premiers principes.

C'est vers 50 avant J.C qu'Andronic de Rhodes, en classant les ouvrages d'Aristote en vue de les publier, a inventé l'expression métata-physika pour désigner les ouvrages qui venaient ceux de la physique et qui devaient leur faire suite. Dans l'expression métata-physika, la préposition méta signifie après et physika veut dire physique ; c'est là l'étymologie du mot métaphysique qui signifie ce qui vient après la physique, ce qui se situe au-delà de la physique. Que veut donc vouloir dire « après la physique ? Si la physique est un discours qui porte sur un objet déterminé du réel ; la métaphysique serait un autre discours qui porte sur un objet placé autrement après l'objet de la physique. Ainsi, la métaphysique c'est la science des objets qui se situent au-delà du monde sensible, ce que Platon appelle le **monde intelligible**.

Mais il faut préciser que c'est uniquement par soucis classificatoire qu'Andronic de Rhodes a inventé le terme métaphysique. Si l'étymologie du mot remonte de loin, le contenu désigné est encore plus ancien. En effet, Aristote n'a jamais utilisé le terme métaphysique dans son traité, c'est un terme qui est apparu trois (03) siècles après lui. Ce qui est plutôt étudié dans le traité d'Aristote c'est ce que l'auteur appelle « philosophie première » ; et cette dernière a pour objet la connaissance de l'être en tant que tel, la connaissance de l'être en tant qu'existant, les

conditions de l'existence en général et les conditions suprêmes de l'existence de tous les autres êtres de Dieu. La métaphysique serait donc un ensemble de spéculations qui porte sur les objets inaccessibles à la physique, sur des objets qui sont en dehors des prises de la science.

Aristote distingue différentes formes de sciences ou de philosophie : philosophie de la nature ou philosophie physique ; philosophie première ou métaphysique. Mais ces différentes formes de philosophie ne bénéficient pas des mêmes applications dans l'étude des valeurs théoriques. En effet, pour Aristote, la métaphysique constitue la science la plus élevée, d'où sa définition d'accès ou d'intelligibilité de toutes les autres sciences ; en ce sens qu'elle est la science des premières causes et des premiers principes. Ce point de vue d'Aristote a été confirmé par Descartes lorsqu'il déclare : « *la philosophie doit commencer tout de bon à s'appliquer de la vraie philosophie dont la première partie était la métaphysique* ». On voit donc que Descartes accorde une place centrale à la métaphysique et il va même jusqu'à subordonner toutes les autres sciences à la science métaphysique (**arbre du savoir**). Si les autres sciences étudient les objets particuliers du réel phénoménal, la métaphysique se distingue par son caractère qui est général : elle vise l'absolu, le sens ultime, elle a pour objet les échanges en les choses elles-mêmes.

Si les sciences expérimentales cherchent à saisir les phénomènes et les conditions de leur existence, la métaphysique elle cherche à saisir les objets dans leur pureté originelle, dans la raison de leur existence.

1. L'objet de la métaphysique :

Ce qui nous suggère en définitive le détour étymologique du mot métaphysique, c'est que la métaphysique attrait à tout ce qui est au-delà de la nature, du monde, du cosmos, de l'univers. La métaphysique s'occupe de toutes les réalités qui ne tombent pas sous nos sens, autrement dit de toutes les réalités qui sont au-delà des apparences sensibles. La métaphysique vise également à remonter jusqu'au premier principe susceptible d'expliquer les phénomènes et de les fonder. L'objet de la métaphysique est d'abord double : il porte sur l'étude de Dieu basé sur la raison et par la raison mais aussi il porte sur les principes généraux de l'être.

Si la métaphysique porte sur l'étude de Dieu, elle peut être perçue comme une **théologie rationnelle** qui signifie un discours qui porte sur Dieu comme étant la première cause ou le premier principe dont découle tous les autres êtres et toutes les autres formes de connaissances. Ensuite si la métaphysique est l'étude des principes généraux de l'être, elle peut être perçue comme une **ontologie** qui signifie un discours rationnel sur l'être en tant que tel et en ce sens que la métaphysique devient une « *science de l'être en tant qu'être* ».

Par ailleurs, la métaphysique est aussi une cosmologie rationnelle et une psychologie rationnelle qui sont des parties intégrante de la nature.

- La **cosmologie rationnelle** c'est la croyance en une réalité stable contenant l'univers et il faut aller au-delà des apparences sensibles pour saisir cette réalité à jamais éternelle et immuable.
- La **psychologie rationnelle** c'est la croissance de l'âme comme premier principe et il faut aller au-delà du corps pour saisir cette âme qui est l'essence même du corps.

2. Sens de l'interrogation métaphysique :

L'interrogation métaphysique peut revêtir deux sens :

- D'abord, il porte sur la nature de l'être, ce qui revient à la question qu'est-ce que l'être : l'être se situe-t-il au niveau des échanges ou se situe-t-il au niveau de l'existence ? s'enfon-t-il avec le paraître qui constitue l'objet des autres sciences ou bien l'être se situe-t-il au-delà du paraître.
- Le deuxième sens porte sur le pouvoir de l'être ; ce qui ramène à la question suivante : pourquoi y a-t-il eu l'être plutôt que le néant ?

Cependant, il apparait nettement que la métaphysique s'inscrit dans la limite du possible ; et on ne peut manquer à la suite de Kant à se poser la question de savoir : est-ce qu'il est possible d'acquérir une connaissance comme la métaphysique qui se base sur l'exercice de la raison seule sans recourir aux données de l'expérience, sans recourir aux intrusions du temps et de l'espace ? Autrement dit est-ce que la métaphysique ne serait pas une entreprise vaine grâce à la connaissance scientifique.

3. Critique de la métaphysique :

La métaphysique n'a pas bénéficié du crédit de certains penseurs qui n'ont pas pu renoncer aux droits de l'esprit, se propose de poser des questions de façon à éviter les difficultés métaphysiques. Il s'agit pour l'homme de tourner son regard et sa réflexion vers des choses plus pratiques de la vie comme la science, la technique, l'histoire, l'action politique, etc. En effet, plusieurs doctrines vont dans ce sens :

- Le **relativisme** : qui est une doctrine d'inspiration kantienne ; pour le relativisme, il faut limiter la connaissance au seul phénomène tout en lui interdisant l'accès aux choses en soi.
- L'**agnosticisme** : qui est une doctrine qui préconise que le fond des choses est inconnaissable à l'esprit par conséquent on n'a pas besoin de se prononcer sur l'absolu à jamais anonyme. Le scientisme qui attend de la science la solution à tous les problèmes et il conduit à écarter tout ce qu'elle ne peut pas résoudre.

- Le **matérialisme dialectique** ou **marxisme** : qui condamne la métaphysique au nom de la dialectique. Pour le marxisme, on ferait mieux de s'occuper des problèmes économiques et politiques, et que l'interprétation théorique du monde doit céder la place à la transformation du monde.

- Le **positivisme** : pour le positivisme, il faut rompre avec des discours théologiques et métaphysiques qui appartiennent à la préhistoire de la pensée. Ce qu'il faut maintenant c'est le discours positif en tant qu'il soit le produit d'un esprit conscient de la réalité extérieure. Le discours positif c'est la pensée scientifique c'est-à-dire pensée traduisible en action. Pour le positivisme, il faut substituer la recherche des causes absolues par la recherche des relations nécessaires qui existent entre les phénomènes.

On voit donc que toutes ces doctrines sans exception appellent une désaffection à l'égard de la métaphysique. Pourtant, il est important de noter que ces différentes doctrines résolvent à leur manière la question métaphysique dans la mesure où elles prennent toutes positions sur la question de la vérité sur la question de la raison d'être des choses.

PHILOSOPHIE ET SCIENCE

Si on remonte l'histoire de la philosophie on se rend compte que depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XVII^{ème} siècle début XVIII^{ème} siècle, philosophie était synonyme de science : tous les philosophes étaient des savants et tous les savants étaient des philosophes. La philosophie étant à la recherche de la sagesse, en conséquence elle devrait contenir tous les domaines du savoir, dans la mesure où la sagesse impliquait vraisemblablement un savoir universel. La philosophie se définissait comme une tentative de compréhension totale et globale de l'ensemble de l'expérience humaine : la philosophie est celui qui devait comprendre tout ce qui existe. C'est cette fonction qui fait de la philosophie qu'elle soit la reine de tous les savoirs. La philosophie comme connaissance totale a été confirmée par Aristote lorsqu'il déclare : « nous concevons la philosophie comme quelqu'un possédant la totalité du savoir dans la mesure du possible ». Cette conception de la philosophie comme totalité du savoir a été admise jusqu'au XVII^{ème} siècle. Cela s'est confirmé davantage avec Descartes lorsqu'il considère l'ensemble de son savoir comme un tout qu'il appelle : **philosophie** : « *ainsi, toute la philosophie est comme un*

arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc la physique et les branches constituent les autres sciences qui se ramènent à trois principales à savoir la mécanique, la morale et la médecine ».

Mais il va se produire sur une première révolution ; en effet, la philosophie comme toute activité théorique et pratique qui évolue, elle sera soumise aux lois, aux crises relatives à tout phénomène. Ce sera au début du XVIII^{ème} siècle surtout marqué par l'ère de la rationalité. Cette remise en question de la philosophie par la science va atteindre son paroxysme avec Auguste COMTE, le Père du positivisme. Pour lui, les sciences deviennent positifs suivant un certain processus, l'esprit humain doit passer par trois états (loi des 3 états) :

- L'état théologique où tout est expliqué par des volontés surnaturelles, par des divinités notamment Dieu.
- L'état métaphysique où c'est l'homme qui se tourne vers des abstractions qu'il réalise lui-même pour expliquer le monde.
- L'état positif où tout est ramené à des lois. Dans cet état on cherche les relations invariables qui existent entre les phénomènes.

Pour qu'une science soit, il faut qu'elle se distingue de la philosophie en devenant positive. C'est ainsi que la science va revendiquer son objet propre basé sur la connaissance de la nature et sa méthode propre basée sur l'expérimentation. C'est dans cette perspective que les sciences deviennent autonomes devant la philosophie. C'est ainsi que successivement la physique de Galilée va se départir de la philosophie au XVII^{ème} siècle, la chimie de Lavoisier au XVIII^{ème} siècle et la biologie de Claude BERNARD au XIX^{ème} siècle ; ce qui restera à la philosophie ce sera la sociologie, la psychologie, la logique, la métaphysique. Mais une science de révolution va se produire et elle sera consécutive au développement sans cesse des techniques de recherche et de la méthode expérimentale. Le résultat est que le domaine des sciences humaines ou la philosophie a pu pendant longtemps disposé d'une chasse gardée qui allait être investi par la science. C'est ainsi que la sociologie, la psychologie et même le logique vont introduire dans l'étude du comportement humain la méthode expérimentale et le mesure.

1. Différence entre philosophie et science :

La philosophie se pose la question pourquoi en cherchant à comprendre la raison d'être des choses tandis que la science elle privilégie la question du comment car elle cherche à saisir les relations nécessaires qui existent entre les phénomènes de la nature. La philosophie se fonde sur la déduction, quant à la science elle se base sur l'expérimentation (observation, hypothèse, vérification). Mais est-ce que le seul critère de l'expérience suffit pour distinguer la philosophie

de la science si l'on sait que toutes les sciences ne sont pas expérimentales. Exemple : les mathématiques.

2. Rapport entre philosophie et science :

Pour parler des rapports entre philosophie et science, il est nécessaire d'expliquer le développement de la science en rapport avec l'élaboration de certaines scènes philosophiques. C'est ainsi que Luis ALTHUSSER disait : « *la philosophie c'est le regard porté de la science ; pour que la philosophie naisse ou renaissse, il faut que la science soit* ». Dans cette perspective on peut considérer que c'est la science qui fonde la philosophie et de dire que la philosophie ne reflète pas ce qui se passe dans les sciences. Ce point de vue semble être vrai si on se réfère à l'histoire de la philosophie.

- Le platonisme est né après une réflexion sur la vérité mathématique. En effet, Platon a été fortement influencé par l'abstraction des mathématiques, c'est pourquoi il a fait de l'abstraction en instance suprême de la connaissance (monde intelligible).

- L'aristotélisme est né à partir de la classification biologique.
- Le cartésianisme est né de l'application de l'algèbre et de la géométrie.
- Le kantisme est né à partir de la science newtonienne.

Par conséquent on peut admettre que la philosophie est postérieure à la science. Selon Hegel, la philosophie se lève toujours le soir tombé quand la science a déjà parcouru toute une journée. Qu'est-ce que cela veut dire sans que la philosophie ait besoin d'une science pour exister.

Cependant, il est important de souligner par la science et la philosophie partage la même attitude à l'égard des faits. Cette attitude consiste à ne jamais prendre l'expérience première comme vérité. La vérité, elle doit toujours se réveiller après le processus de recherche validé par la raison. Mais en science il y a accord des esprits compétents, la science est un patrimoine commun à tous les scientifiques, c'est pourquoi Gaston BACHELARD disait : « *la science c'est l'union des travailleurs de la preuve* ». Cette unanimité qui existe en science est en dehors des possibilités de la philosophie qui reste un discours personnel alors que la science elle reste un discours personnel. Mais, il faut également dire que toute science a besoin d'une réflexion sur sa méthode, sur sa démarche et cette réflexion n'est rien d'autre que la philosophie.

Même si c'est la science qui fonde la philosophie, cette dernière l'éclaire sur ses origines, sur son avenir, sur ses responsabilités, sur ses conséquences et en même temps, elle explicite la vision du monde qu'elle porte sur elle.

3. La science et l'esprit scientifique :

La science se veut un ensemble de lois théoriques, objectives et universelles. Cette science qui est devenue pour l'homme un besoin intellectuel et une recherche de la vérité mais cette vérité n'est pas la vérité transcendantale des philosophes. En ce sens, la science est un savoir organisé ; elle se meut dans une réalité construite. C'est pourquoi Bachelard disait : « *il n'y a de science que du construit* ». Pour advenir à la science il faut une certaine curiosité (vouloir connaître l'inconnu). La connaissance de cet inconnu suppose un esprit d'analyse c'est-à-dire une décomposition des données concrètes et complexes en éléments simples et généraux. En plus, l'esprit scientifique doit être un esprit positif (un esprit animé par le souci de précision). L'esprit scientifique suppose également un esprit critique c'est-à-dire l'existence d'un doute, mais ce doute n'est pas celui des sceptiques mais un doute méthodique.

Au lieu de se sentir capable d'atteindre la vérité absolue, l'homme de science sait qu'il ne peut procéder que par approximation et faire preuve d'humilité (modestie). En effet, le développement perpétuel des choses et des êtres recommande à l'homme de science une adéquation permanente de sa science par rapport à l'évolution des choses et des êtres. Bref, il faut être partisan d'une science qui n'est jamais achevée. Cette conception va à l'encontre du scientisme qui propose des vérités définitives. L'esprit scientifique est aussi sous-tendu par des valeurs morales telles que l'amour de la vérité, la sincérité envers soi, le courage de la recherche. Se procède aussi dans le sens du mot car c'est une harmonie entre les idées qui rappelle une constitution intellectuelle architecturale, c'est pourquoi Bachelard dit : « *la science c'est l'esthétique de l'intelligence* ».

LA VIE SOCIALE

1. Qu'est-ce que la société :

La société est un groupe d'individus, d'êtres vivants. Mais il faut dire une telle définition s'avère incomplète pour la bonne et simple raison qu'elle nous permet pas de comprendre et de spécifier la société humaine sur laquelle est orientée notre réflexion. En effet, définir la société comme un groupe d'êtres vivants c'est accepter implicitement l'existence de deux sociétés : société humaine et société animale. Ce qu'on reproche à cette définition c'est sa matérialité qui

d'ailleurs en marque l'insuffisance. En effet, cette définition est un peu très complète en ce sens qu'elle ne rend compte que de ce point immédiatement perceptible et de ce fait, elle finit par omettre ce qui constitue le côté abstrait de la réalité ; ce côté seulement saisissable par la pensée. C'est justement cette pensée qui spécifie la société humaine et pourtant la distingue fondamentalement des sociétés animales. C'est ce qui fait dire à Emile DURKHEIM que c'est l'existence des institutions au sens large (lois, normes, règles) qui distingue la société humaine de la société animale. Pour lui, la société animale n'ajoute en rien à la nature, l'animal reste toujours gouverné par ses instincts sauf une faible part de l'éducation qui dépend elle-même de l'individu. Dans les sciences humaines par contre, l'homme est gouverné par des institutions, ce qui finit par ajouter à sa nature des manières d'agir imposées ou proposées par la réalité sociale. Ainsi, on peut dire que c'est l'existence des institutions et leur action sur les individus qui caractérisent les sociétés humaines. La société apparaît dès lors comme un ensemble d'individu entre lesquels il existe des rapports organisés et des services. En un sens le plus strict, on peut dire que la société est un ensemble d'individu dont les rapports sont constitués par un ensemble d'institutions.

2. Le problème de l'origine de la société :

Le problème est de savoir entre l'individu et la société qu'est-ce qui a précédé. Autrement dit est-ce que c'est la société qui est antérieure à l'individu ou bien est-ce que l'individu est antérieur à la société. Pour certains penseurs comme Aristote, la société est naturelle ; c'est à cela qu'il pensait lorsqu'il disait : « l'homme est un animal politique ». En effet, l'homme est le seul animal parmi tous les animaux à posséder la parole, c'est le seul aussi qui est le châtimement du bien et du mal, du juste et de l'injuste et de toutes les autres notions morales. C'est la communauté de ses sentiments qui engendre la société.

Pour Thomas HOBBS, la société est née d'un contrat. Hobbes considère que l'homme d'abord, né dans l'état de nature et dans cet état de nature, a droit à la guerre de tous contre tous, « *l'homme était un loup pour l'homme* ». Les hommes vivaient donc dans une insécurité insoutenable. C'est dans la volonté de sortir de cette insécurité que les hommes décidèrent de passer un contrat qui leur permettra de dépasser l'état de nature pour l'état social. C'est ainsi qu'ils mettront leur liberté et leur droit entre les mains de Léviathan qui sera chargé d'assurer l'équilibre social.

Pour Jean Jacques ROUSSEAU également, l'homme a d'abord vécu dans l'état de nature avant de passer à l'état social. Dans cet état de nature, l'homme vivait en harmonie avec la nature ; il

vivait en complétude avec la nature. C'est la nature donc qui lui offrait ce dont il avait besoin, ce nouvel état doit être distingué soigneusement de la nature.

LA CONSCIENCE, L'INCONSCIENCE

L'homme, dans la mesure où il est conscient, c'est-à-dire capable de se prendre lui-même pour objet de pensée, n'est plus simplement dans le monde comme une chose ou un simple être vivant, mais il est au contraire devant le monde : la conscience, c'est la distance qui existe entre moi et moi-même et entre moi et le monde.

Cependant, avoir conscience de soi, ce n'est pas lire en soi comme dans un livre ouvert; savoir que j'existe, ce n'est pas encore connaître qui je suis. Davantage même, c'est parce que je suis un être de conscience que je peux me tromper sur ma condition, m'illusionner et me méconnaître : un animal dénué de conscience ne saurait se mentir à soi-même.

1. La conscience que j'ai d'exister peut-elle être remise en doute ?

Je peux me tromper dans la connaissance que je crois avoir de moi (celui qui croyait être courageux peut s'avérer n'être qu'un lâche, par exemple), mais la pure conscience d'être, elle, est nécessairement vraie. Ainsi, Descartes, au terme de la démarche du doute méthodique, découvre le caractère absolument certain de l'existence du sujet : « *je pense, donc je suis* ».

Cette certitude demeure, et rien ne peut la remettre en cause.

Descartes fait alors du phénomène de la conscience de soi le fondement inébranlable de la vérité, sur lequel toute connaissance doit prendre modèle pour s'édifier.

2. La conscience fait-elle la grandeur ou la misère de l'homme ?

Pascal répond qu'elle fait à la fois l'une et l'autre. Parce qu'elle rend l'homme responsable de ses actes, la conscience définit l'essence de l'homme et en fait sa dignité. J'ai conscience de ce que je fais et peux en répondre devant le tribunal de ma conscience et celui des hommes : seul l'homme a accès à la dimension de la spiritualité et de la moralité.

Pourtant, parce que la conscience l'arrache à l'innocence du monde, l'homme connaît aussi par elle sa misère, sa disproportion à l'égard de l'univers et, surtout, le fait qu'il devra mourir.

3. Comment concevoir la conscience ?

Que je sois certain que j'existe ne me dit pas encore qui je suis. Descartes répond que je suis « une substance pensante » absolument distincte du corps. Pourtant, en faisant ainsi de la conscience une « chose » existant indépendamment du corps et repliée sur elle-même, Descartes ne manque-t-il pas la nature même de la conscience, comme ouverture sur le monde et sur soi ?

4. L'intentionnalité de la conscience

Que la conscience ne soit pas une substance mais une relation, cela signifie que c'est par l'activité de la conscience que le monde m'est présent.

Husserl tente, tout au long de son œuvre, de dégager les structures fondamentales de cette relation, à commencer par la perception. Il montre ainsi que celle-ci est toujours prise dans un réseau de significations : je ne peux percevoir que ce qui pour moi a un sens.

5. Le rôle de la conscience dans la perception

Lorsque je perçois quelque chose, je le vise en fait sous la forme d'un « comme » : je me rapporte à l'objet en visant son utilité vis-à-vis de moi. C'est en ce sens qu'il n'y a pas de perception sans signification.

Surtout, la conscience constitue la perception : par exemple, je ne verrai jamais d'un seul égard les six faces d'un cube. Il faut donc que ma conscience fasse la synthèse des différents moments perceptifs (le cube de devant, de côté et de derrière) pour construire ma représentation du cube. Toute perception est une construction qui suppose une activité de la conscience : c'est ce que Husserl nomme la synthèse temporelle passive : passive, parce que ma conscience opère cette synthèse sans que je m'en rende compte, et temporelle, parce qu'elle synthétise différents « moments » perceptifs qui se succèdent.

6. Suis-je totalement transparent à moi-même ?

La conscience n'est pas pure transparence à soi : le sens véritable des motifs qui me poussent à agir m'échappe souvent. C'est ce que Freud affirme en posant l'existence d'un inconscient qui me détermine à mon insu. Le sujet se trouve ainsi dépossédé de sa souveraineté et la conscience de soi ne peut plus être prise comme le modèle de toute vérité.

L'inconscient n'est pas le non conscient : mes souvenirs ne sont pas tous actuellement présents à ma conscience, mais ils sont disponibles (c'est le préconscient). L'inconscient forme un système indépendant qui ne peut pas devenir conscient sur une simple injonction du sujet parce qu'il a été refoulé. C'est une force psychique active, pulsionnelle, résultat d'un conflit intérieur entre des désirs qui cherchent à se satisfaire et une personnalité qui leur oppose une résistance.

L'inconscient ne pourra s'exprimer qu'indirectement dans les rêves, les lapsus et les symptômes névrotiques. Seule l'intervention d'un tiers, le psychanalyste, peut me délivrer de ce conflit entre moi et moi-même, conflit que Freud suppose en tout homme.

7. Définition des mots clés :

Conscience : Étymologiquement, le mot conscience signifie « savoir ensemble », « savoir rassemblé » (cum scientia). Au sens général, la conscience est le savoir intérieur immédiat que l'homme possède de ses propres pensées, sentiments et actes. Elle est un certain rapport de soi à soi, ou une présence à soi de son esprit ou de son âme. C'est une faculté qui permet à la fois de saisir ce qui se passe en nous et hors de nous. La conscience donne ainsi lieu à plusieurs catégories de connaissances.

Conscience du monde : « La conscience est un être pour lequel il est dans son être question de son être en tant que cet être implique un autre être que lui » affirme Sartre, dans L'Être et le néant. Je ne peux pas avoir conscience d'un objet ou d'une idée sans avoir conscience de cette idée. Les objets du monde existent pour ma conscience dans la mesure où elle-même existe pour elle.

Cependant toute conscience n'est pas absolue, mais est en relation avec le monde : elle est médiation.

C'est là le sens de l'intentionnalité chez Husserl. La conscience de soi implique une dualité : c'est la conscience de soi avec celle de quelque chose d'autre.

Conscience morale : La conscience morale est la capacité qu'à l'homme de pouvoir juger ses propres actions en bien comme en mal. Même si celle-ci est susceptible de nous faire éprouver du remords ou de la « mauvaise conscience », elle fait pourtant notre dignité.

La conception kantienne de la morale pose la question du devoir : « Que dois-je faire? ». Kant énonce le principe de l'impératif catégorique qui se présenterait tel une loi universelle d'actions, guidée par des impératifs moraux. C'est ce qui détermine sa formule : « Agis de façon telle que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans toute autre, toujours en même temps comme fin et jamais comme moyen ».

Inconscient : Il se produit en nous des phénomènes psychiques dont nous n'avons pas conscience, mais qui déterminent certains de nos actes conscients. Ainsi, nous pensons nous connaître, mais nous ignorons pourquoi nous avons de l'attrait ou de la répulsion à l'égard de certains objets. Cela peut être la part inconsciente de notre personnalité qui entre en jeu. Selon Freud, toute névrose provient d'une rupture d'équilibre entre le surmoi, le ça et le moi, qui se manifeste par un sentiment d'angoisse :

- le « ça » est totalement inconscient ; il correspond à la part pulsionnelle (libido et pulsion de mort) ;
- le « moi » est conscient ; la part inconsciente est chargée de se défendre contre toutes les pulsions du « ça » et les exigences du « surmoi » ;
- le « surmoi » désigne l'instance psychique inconsciente, exprimant la puissance des interdits intériorisés (interdit parental, interdits sociaux) qui sont à l'origine du refoulement et du sentiment de culpabilité. Le « surmoi » est celui qui interdit ou autorise les actes du «moi».

Je ne suis donc pas « maître dans ma propre maison », et le conflit entre ces trois instances psychiques se manifeste par la névrose. La cure psychanalytique consiste à retrouver un équilibre vivable entre les contraintes sociales et nos désirs.

Intentionnalité : Du latin intentio, « action de tendre vers », ce terme est utilisé en phénoménologie par Husserl pour désigner l'acte par lequel la conscience se rapporte à l'objet qu'elle vise.

En affirmant que « la conscience est toujours conscience de quelque chose », Husserl, contre Descartes, montre que loin d'être une « substance pensante » autarcique, la conscience est toujours visée intentionnelle d'un objet, tension vers ce qu'elle n'est pas, et que c'est là son essence.

L'ÉTAT

Si « l'homme est le vivant politique » (Aristote), alors ce n'est qu'au sein d'une cité (polis en grec) qu'il peut réaliser son humanité. Or l'organisation d'une coexistence harmonieuse entre les hommes ne va pas de soi : comment concilier les désirs et intérêts divergents de chacun avec le bien de tous ?

1. Peut-on concevoir une société sans Etat ?

Aristote définit trois ensembles nécessaires : la famille, le village et la cité. La famille organise la parenté et assure la filiation ; le village quant à lui pourrait correspondre à

ce que nous nommons la société civile: il assure la prospérité économique et pourvoit aux besoins des familles par l'organisation du travail et des échanges.

Enfin, il y a la cité, parce que les seules communautés familiales et économiques ne satisfont pas tous les besoins de l'homme : il lui faut vivre sous une communauté politique, qui a pour fonction d'établir les lois. Selon Aristote, la cité, c'est-à-dire l'organisation politique, est pour l'homme « une seconde nature » : par elle, l'homme quitte la sphère du naturel pour entrer dans un monde proprement humain.

2. D'où vient la nécessité d'opposer société et Etat ?

Si dans la cité grecque, de dimension réduite, chacun pouvait se sentir lié à tous par des traditions, une religion et des sentiments communs forts, l'idée d'Etat moderne distingue la société civile, association artificielle de membres aux liens plus économiques que sentimentaux, et l'Etat, comme puissance publique posant les lois et contrôlant le corps social.

L'Etat moderne a fait disparaître l'idée grecque de la politique comme prolongement de la sociabilité naturelle des hommes.

3. Qu'est-ce qui caractérise la notion d'état ?

L'idée moderne d'Etat pose la séparation entre le cadre constitutionnel des lois et ceux qui exercent le pouvoir : ceux-ci ne sont que des ministres, c'est-à-dire des serviteurs, dont le rôle est de faire appliquer la loi, de maintenir l'ordre social et de garantir les droits des citoyens dans un cadre qui les dépasse.

L'Etat se caractérise en effet par sa transcendance (il est au-dessus et d'un autre ordre que la société) et sa permanence sous les changements politiques. Expression du cadre commun à la vie de tous les citoyens, on comprend qu'il doive se doter d'un appareil de contrainte apte à en assurer le respect.

4. En quoi l'état est-il nécessaire ?

Selon Hobbes, l'homme est guidé par le désir de pouvoir : sous l'état de nature, chacun désire dominer l'autre. C'est « la guerre de tous contre tous » qui menace la survie même de l'espèce. Il faut donc instaurer un pacte par lequel chacun s'engage à se démettre du droit d'utiliser sa force au profit d'un tiers terme qui ne contracte pas et qui devient seul à pouvoir légitimement exercer la violence : l'Etat. L'Etat serait donc nécessaire pour assurer

la paix sociale : chaque sujet accepte d'aliéner sa liberté au profit de l'Etat, si ce dernier peut lui assurer la sécurité.

5. Toute forme d'Etat est-elle légitime ?

Un Etat est légitime quand le peuple y est souverain, c'est-à-dire quand les lois sont l'expression de la « volonté générale » (Rousseau). Celle-ci n'est pas la volonté de la majorité mais ce que tout homme doit vouloir en tant que citoyen ayant en vue le bien de tous, et non en tant qu'individu n'ayant en vue que son intérêt propre.

La force en effet ne fait pas le droit : les hommes ne peuvent conserver et exercer leur liberté que dans un Etat fondé sur des lois dont ils sont les coauteurs. Ce n'est qu'à cette condition qu'ils peuvent être libres tout en obéissant aux lois.

6. N'y a-t-il pas une fragilité fondamentale de tout état ?

L'Etat, aussi fort soit-il, ne peut échapper à deux types de menaces fondamentales. Premièrement, ceux qui sont délégués pour exercer le pouvoir peuvent perdre de vue le bien commun et viser le pouvoir pour lui-même. Le gouvernement est animé d'une tendance constitutive à usurper la souveraineté à son profit.

Deuxièmement, les volontés particulières tendent toujours à se faire valoir contre la volonté générale : nous voulons « jouir des droits du citoyen sans vouloir remplir les devoirs du sujet » (Rousseau). Un Etat est donc le résultat d'un fragile équilibre qui à tout moment peut se rompre. La société comme somme d'intérêts privés tend toujours à jouer contre lui.

LA LIBERTE

1. Problème de définition :

Au sens général du terme, la liberté est l'état de l'être qui ne subit aucune contrainte, qui agit conformément à sa volonté, à sa nature. Elle est l'absence de contrainte ou de limitation extérieure ou intérieure. La liberté, ainsi définie, est, en définitive, synonyme d'illimitation. Or l'expérience nous montre, à chaque instant, que l'homme est un être limité dans le temps et

dans l'espace. Que peut bien être une illimitation par un être limité politiquement, biologiquement, psychologiquement, etc. La liberté n'est-elle pas un mythe ?

2. La liberté : réalité ou mythe ?

❖ La liberté est une réalité :

N'avons-nous pas tous le sentiment intérieur que nous sommes libres ? La réflexion, le doute, la possibilité d'affirmer ou de nier, le pouvoir de choisir, nous font saisir que nous sommes libres. C'est cette liberté absolue de l'homme qu'implique le cogito cartésien et que Descartes défend lorsqu'il parle de libre-arbitre qui, selon lui, ne souffre d'aucune limitation. Mais si l'homme a une volonté illimitée, son entendement est cependant limité. Il ne peut pas tout connaître.

René DESCARTES appelle la liberté d'indifférence cet état dans lequel la volonté se trouve lorsqu'elle n'est pas portée par la connaissance de ce qui est vrai ou ce qui est faux, à suivre un parti plutôt que l'autre. Pour lui, la liberté d'indifférence, liée à l'ignorance est le plus bas degré de la liberté. Bien avant le philosophe du cogito, le pouvoir absolu qu'a l'homme d'exercer son jugement, de donner son assentiment, était déjà affirmé par les stoïciens. En effet, tout en reconnaissant qu'il y a des choses qui dépendent de nous et d'autres qui ne dépendent pas de nous, les philosophes du Portique soutiennent que les représentations dépendent entièrement de nous car, par la volonté, nous pouvons nous sentir roi aussi bien en prison que sur le trône. La thèse du libre-arbitre, notamment la liberté d'indifférence, conduit à l'affirmation des actes gratuits qui sont des actes immotivés, « sans raison, ni profit » (cf. LAFKADIO dans les Caves du Vatican de André GIDE).

Dans cet ouvrage, Gide décrit l'acte gratuit en l'illustrant à travers les gestes absurdes de son personnage Lafkadio qui balance un voyageur hors du compartiment d'un train en pleine vitesse. Ce crime gratuit exprime ainsi la liberté du personnage qui aurait ainsi agi sans motif, ni raison. Le problème est de savoir si le personnage Lafkadio a réellement agi sans motif et sans raison ? C'est pour se prouver sa liberté que Lafkadio a commis un tel crime. Il a agi sous le motif du « je suis totalement libre ». Apparemment gratuits, ces actes sont en réalité soit déterminés par des forces psychiques inconscientes, soit par le simple désir intérieur d'agir gratuitement.

Notons bien que l'acte gratuit n'est pas sans rappeler cette autre forme de liberté dénommée liberté d'indifférence. Cette forme de liberté s'exprime lorsque l'individu est confronté à un choix, à une alternative. Comment choisir entre la solution A et la solution B en agissant librement, c'est-à-dire sans contrainte ? Pour agir librement dans le choix auquel l'individu est

confronté, il doit agir sans préférence pour la solution A ou pour la solution B, c'est-à-dire de manière indifférente.

Jean Buridan imagine l'histoire d'un âne qui avait faim et soif. La pauvre bête est placée entre un tas d'avoine et un seau d'eau. Comment choisir entre les deux ? L'âne se laisserait mourir de faim et de soif parce que, contrairement à l'homme, il n'aurait aucun pouvoir de se déterminer, aucun motif entre satisfaire sa faim et éteindre sa soif ne pouvant l'emporter sur l'autre. Pour Descartes, la liberté d'indifférence est le plus bas degré de liberté. La solution A et la solution B étant équivalentes, soit on choisit A, soit on choisit B. Le libre-arbitre est la faculté de choisir de manière absolue. Il s'agit d'agir sans raison, d'agir parce que nous devons agir de manière totalement libre. Il s'agit de choisir entre la liberté et l'esclavage, et pour le libre-arbitre nous sommes entièrement libres ou entièrement esclaves. Quant à la liberté abstraite et purement intérieure comme celle des Stoïciens, elle est plus chimérique que réelle car, qu'est-ce qu'être libre dans les fers et qu'est-ce qu'une liberté qui n'a point d'expression réelle ?

❖ **La liberté absolue est un mythe :**

La liberté humaine est incarnée et elle est toujours en situation. Au plan politique et social, l'homme est toujours soumis à des lois. C'est-à-dire donc qu'être libre, c'est être libre en société, et la liberté de l'homme ne sera que la liberté de faire tout ce qui n'est pas défendu par la loi et de refuser de faire ce qu'elle n'ordonne pas. Des lois physiques ou sociales pèsent sur l'homme. Ce qui laisse entendre, si l'on en croit Spinoza, que c'est une grande illusion que de se croire libre au sens de ne subir aucune contrainte. L'homme est soumis à la loi de la nécessité comme le reste de la nature. Sous ce rapport, être libre c'est :

- accepter la nécessité c'est-à-dire ce qui ne dépend pas de nous.
- repenser la situation comme on veut, la transcender c'est-à-dire la modifier par la, pensée en l'acceptant ou en la rejetant.

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le propos de Jean-Paul SARTRE : « *jamais nous n'avons été aussi libres que sous l'occupation allemande* », et celui de Jean-Jacques Rousseau : « *l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté* ».

Il est sans conteste que, sur le plan extérieur, la liberté absolue est un mythe, un mot sans contenu.

Karl MARX ne pense pas autre chose. Il nie plutôt même la liberté pour mettre davantage l'accent sur l'aliénation politique, économique et culturelle dans laquelle l'homme se trouve. Ainsi au lieu de liberté, il préfère plutôt parler de libération de l'homme.

Sur le plan moral, Emile DURKHEIM rejette l'idée d'une liberté de la conscience individuelle car, pour lui, la conscience individuelle n'est que le produit de la conscience collective. Enfin au double plan moral et psychologique, Sigmund FREUD affirme de façon révolutionnaire que l'homme ignore les véritables déterminations de son comportement qui sont inconscientes. Ainsi, selon le père de la psychanalyse, l'homme est le jouet de sa maladie qu'il ignore : tous les hommes sont plus ou moins névrosés.

Au total nous retiendrons que, de même que nous avons reconnu que la liberté absolue est un mythe et non un fait, de même nous disons aussi que chez l'homme la détermination absolue est un mythe. L'homme n'est pas contraint jusqu'au bout. Il a au sein des déterminismes physique, biologiques, social, inconscient, etc., une marge de manœuvre où peut s'insérer son action libératrice ou créatrice. La liberté n'est pas un vain mot. Elle est une réalité. Cependant, elle ne peut être pour l'homme qu'une réalité incarnée c'est-à-dire en situation, non absolue, conditionnée par divers facteurs plus ou moins déterminants, mais jamais absolument déterminants.

3. Liberté et déterminismes :

- **Définitions des notions :**

Selon Charles RENOUVIER, la liberté est le pouvoir que l'homme se reconnaît d'agir « comme si les mouvements de sa conscience et par suite les actes qui en dépendent (...) pouvaient varier par l'effet de quelque chose qui est en lui et que rien, non pas même ce que lui-même est avant le dernier moment qui précède l'action, ne détermine ». Pour André LALANDE, le déterminisme est par contre « *la doctrine philosophique suivant laquelle tous les événements de l'univers, et en particulier les actions humaines, sont liés d'une façon telle que les choses étant ce qu'elles sont à un moment quelconque du temps, il n'y ait pour chacun des moments antérieurs et ultérieurs qu'un état et un seul qui soit compatible avec le premier* ». On distingue diverses sortes de déterminisme qui semblent toutes, à première vue, enlever à la liberté sa valeur réelle.

- **La liberté face aux déterminismes :**

Le déterminisme physique : il dit que dans la nature, tout est régi par des lois nécessaires.

Discussion : il faut bien comprendre le sens de liberté et bien la situer. La liberté, en effet, se joue au niveau des raisons et des motifs et non au niveau des causes physiques. Les causes physiques produisent certes leurs effets, mais il reste en mon pouvoir de les organiser de sorte qu'elles produisent les effets que je veux. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Francis Bacon lorsqu'il affirme « on ne commande à la nature qu'en obéissant à ses lois ».

C'est dire, en somme, que déterminisme physique et liberté ne s'excluent pas. Il nous rappelle par contre qu'il n'y a pas pour l'être physique humain de liberté absolue.

Le déterminisme biologique : il dit que toute notre activité est rigoureusement déterminée par notre héritage biologique et l'action du milieu.

Discussion : il ne faut pas nier une certaine influence du biologique et du milieu sur le psychique. Mais cela n'exclut pas la liberté. Il laisse une marge de manœuvre à l'individu qui peut, par exemple, se retenir de bailler quand son organisme l'y pousse.

Le déterminisme social : il dit que toutes nos actions et pensées sont déterminées par notre milieu social.

Discussion : l'influence du milieu social n'est pas absolue. Sinon les cas des non-conformistes, des contestataires et des révolutionnaires ne s'expliqueraient pas de façon satisfaisante. Ils supposent pour être possibles, la possibilité de l'individu de se démarquer de sa société tout en demeurant un être essentiellement social.

Le déterminisme issu de l'inconscient : il affirme qu'en réalité la conduite de l'homme est déterminée par des tendances instinctives dont l'homme n'a pas conscience, si bien que l'homme se trompe quand il croit agir librement.

Discussion : il faut reconnaître l'apport positif de la psychologie des profondeurs qui révèle que la liberté absolue est une illusion. Mais il n'en demeure pas moins que l'homme garde le pouvoir d'orienter ses tendances vers les fins qu'il s'est choisies. Par ailleurs la méthode psychanalytique, qui vise à affranchir le patient de l'action des tendances refoulées, plaide en faveur de la liberté que ne nierait pas Freud qui soutient que le psychanalyste doit avoir le seul désir de voir le malade prendre lui-même ses décisions.

Ainsi la liberté traduit la volonté de l'homme qui veut penser et agir sans subir de contrainte. Il est question de se demander si l'homme peut être totalement libre. La liberté absolue libre-arbitre est-elle une illusion ou une réalité ? La vie humaine peut-elle se concevoir sans l'acceptation des contraintes ?

L'ART

L'art ne doit pas seulement être entendu dans le sens de « beaux-arts » : il ne faut pas oublier l'art de l'artisan, qui lui aussi réclame une technique, c'est-à-dire un ensemble de règles à respecter. Il est clair cependant que les beaux-arts n'ont pas la même finalité puisqu'ils recherchent le beau et produisent des objets dépourvus d'utilité.

1. Comment définir l'art ?

Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que le terme d'art a été réduit à la signification que nous lui connaissons actuellement. Il avait jusque-là servi à désigner toute activité humaine ayant pour but de produire des objets : en ce sens, l'art s'oppose à la nature, qui est l'ensemble de tout ce qui se fait sans que l'homme n'ait à intervenir.

L'art réclame toujours des règles : lorsque l'on est charpentier comme lorsque l'on est musicien, il faut observer des règles si l'on veut produire l'œuvre désirée. C'est exactement ce que veut dire le mot *technè* en grec : la technique, c'est l'ensemble des règles qu'il faut suivre dans un art donné.

2. Peut-on définir ce qu'est le beau ?

Deux grandes conceptions s'affrontent dans l'histoire de la philosophie : soit le beau est une caractéristique de l'objet, soit il est un sentiment du sujet. La première doctrine remonte à Platon: une chose est belle quand elle est parfaitement ce qu'elle doit être ; on peut parler d'une belle marmite, quand cette marmite rend exemplaire l'idée même de marmite.

La seconde est inaugurée par Kant : le beau n'est pas une caractéristique de l'objet, c'est un sentiment du sujet, éveillé par certains objets qui produisent en nous un sentiment de liberté et de vitalité. En effet, le sentiment du beau est le « libre jeu » de l'imagination et de l'entendement : le beau suscite un jeu de nos facultés par lequel nous éprouvons en nous le dynamisme même de la vie.

3. Le beau dépend-il du goût de chacun ?

Selon Kant, la réponse est négative : le beau plaît universellement, même s'il s'agit d'une universalité de droit, et non de fait. Si je juge une œuvre belle alors que mon voisin la trouve laide, la première chose que je tenterai de faire, c'est de le convaincre. C'est ce qui différencie le beau de l'agréable : l'agréable est affaire de goût et dépend du caprice de chacun, alors que le beau exige l'universalité.

Le beau peut être universel parce qu'il fait jouer des facultés qui sont communes à tous les sujets : le sentiment que j'éprouve devant la belle œuvre peut, en droit, être partagé par tous.

Kant estime néanmoins que cette définition vaut aussi bien pour le beau naturel que pour le beau artistique ; en un sens, le beau naturel peut être selon lui supérieur au beau artistique, parce qu'il est purement gratuit : l'œuvre est faite pour plaire, et cette intention, quand elle est trop visible, peut gâcher notre plaisir ; rien de tel avec un beau paysage.

4. L'œuvre d'art a-t-elle une fonction ?

Contrairement à l'objet technique qui trouve la raison de son existence dans son utilité, l'œuvre d'art semble ne pas avoir de fonction particulière.

Suffit-il alors de rendre un objet technique inutilisable pour en faire une œuvre d'art ? C'est en tous cas la théorie du ready-made de Marcel DUCHAMPS.

Pour Kant cependant, cette inutilité n'est pas simplement une absence de fonction : elle résulte de la nature même du beau. Dire qu'une fleur est belle ne détermine en rien le concept de fleur : le jugement esthétique n'est pas un jugement de connaissance, il ne détermine en rien son objet, qui plaît sans qu'on puisse dire pourquoi. C'est ainsi parce que le beau plaît sans concept que l'œuvre ne peut pas avoir de finalité assignable.

5. L'art sert-il à quelque chose ?

Que l'œuvre d'art n'ait pas de fonction assignable ne signifie pas que l'art ne sert à rien : Hegel, dans son Esthétique, lui assigne même la tâche la plus haute. Une œuvre n'a pas pour but de reproduire la nature avec les faibles moyens dont l'artiste dispose, mais de la recréer.

Dans le tableau, ce n'est donc pas la nature que je contemple, mais l'esprit humain : l'art est le moyen par lequel la conscience devient conscience de soi, c'est-à-dire la façon par laquelle l'esprit s'approprie la nature et l'humanise. C'est donc parce que nous nous y nous-mêmes que l'art nous intéresse.

Certes, un outil est aussi le produit de l'esprit humain ; mais il a d'abord une fonction utilitaire et pratique. En contemplant une œuvre d'art en revanche, nous ne satisfaisons pas un besoin pratique, mais purement spirituel : c'est ce qui fait la supériorité des œuvres sur les autres objets qui peuplent notre monde.

6. Définition des mots clés :

Art : Ars en latin ; traduit le mot grec techné, « savoir-faire ». Désigne d'abord le savoir-faire de l'artisan, la maîtrise technique. Terme qui tend à être réservé aujourd'hui à la création artistique.

Beau : Ce qui fait naître le sentiment esthétique. Si l'Antiquité cherchait à formuler des règles objectives du beau, la modernité, avec Kant, a insisté sur le fondement subjectif du jugement esthétique et sa spécificité. Kant définit le beau comme « ce qui plaît universellement sans concept ».

Beaux-arts : Arts qui ont pour objet de représenter le beau : essentiellement la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse et la poésie.

Entendement : Faculté de comprendre, pouvoir de connaître.

Finalité, Fin : But, intention. Parler de finalité naturelle, c'est faire référence au fait que « la nature ne fait rien en vain » (Aristote) : tout dans la nature serait organisé suivant une fonction, un but harmonieux.

Kant remarque cependant que si, surtout dans le vivant, tout semble être finalisé, on ne peut toutefois démontrer l'existence d'une telle finalité objective dans la nature.

Jugement esthétique, jugement logique : Distinction kantienne. Un jugement logique est un jugement de connaissance, par lequel j'attribue à un objet un prédicat qui le détermine.

Le jugement esthétique, par lequel je dis d'un objet qu'il est beau, n'est pas un jugement de connaissance, dans la mesure où la beauté n'est pas une qualité de l'objet : dire qu'une chose est belle n'augmente pas la détermination de son concept. Ce n'est donc pas un jugement déterminant, mais un jugement réfléchissant, parce qu'il réfléchit comme un miroir le sentiment du sujet.

La dissertation philosophique

Comment traiter un sujet de philosophie ?

Ce que n'est pas la dissertation philosophique

- La dissertation philosophique n'est pas un étalage de connaissances théoriques livresques effectué sans ordre ni méthode.
- La dissertation philosophique n'est pas la dissertation littéraire avec laquelle on la confond souvent. La dissertation littéraire s'occupe davantage du concret et de l'imaginaire.
- La dissertation philosophique n'est pas un essai qui est un travail en prose, libre et dont le sujet n'est jamais épuisé.
- La dissertation philosophique n'est pas une démonstration mathématique, laquelle repose uniquement sur des signes univoques et contraignants. Qui plus est la démonstration mathématique n'intègre pas l'argumentation dans sa démarche.

Qu'est-ce que la dissertation philosophique ?

La dissertation philosophique est un essai de réflexion, d'analyse et de discussion à exprimer dans un langage conforme non seulement aux exigences d'une connaissance rationnelle, mais aussi aux principes du débat intellectuel (rationalité – cohérence – argumentation – démonstration ...).

La dissertation philosophique exige deux qualités fondamentales : les qualités de présentation et les qualités intellectuelles.

Les qualités de présentation

- L'exposé doit être clair et écrit dans un langage concret qui respecte la syntaxe.
- Rester sobre dans l'expression et éviter la grandiloquence et les superlatifs.
- Éviter les fautes et écrire lisiblement.
- Faire des paragraphes mais éviter de morceler l'exposé au risque de donner l'impression de décousu.

Les qualités intellectuelles

- Il n'y a pas de sujet tabou en philosophie. Ainsi toutes les idées sont accueillies avec bienveillance à condition de les conduire de manière cohérente. La cohérence supposant le bon sens et l'esprit logique.
- Il faut avoir de la suite dans les idées.
- Il faut expliquer le sens du sujet avant de le commenter c'est-à-dire avant de donner son point de vue personnel ou de critiquer.

- Il faut maintenir l'effort de réflexion jusqu'à la conclusion pour éviter le relâchement de la pensée. Pour ce faire, il faut éviter les exposés trop longs.

Structure de la dissertation philosophique :

La dissertation philosophique comprend trois parties essentielles : l'introduction qui pose le problème, le développement qui s'efforce de le résoudre et la conclusion qui dégage la solution finale.

- **L'introduction** : Elle comprend l'entrée en matière, la position du problème ou problématisation et l'esquisse du plan.

✓ L'entrée en matière :

C'est un prétexte ou une constatation à partir de laquelle on pose le sujet. Autrement dit l'entrée en matière prépare la position du sujet.

✓ La position du problème :

Il s'agit de reprendre en les précisant les termes du sujet en les présentant sous forme de problème. Autrement dit, le sujet étant posé, il s'agit d'articuler à sa suite toutes les questions qu'il implique ou entraîne et dont la résolution conditionne la réponse finale. Il s'agit donc de reformuler le sujet de manière à aboutir à des interrogations qui annoncent le plan ou la démarche à suivre pour résoudre le problème posé par le sujet.

NB : Cette partie de l'introduction est essentielle car c'est en elle que se dessine et se décide l'ensemble du devoir.

✓ L'esquisse de plan :

Il s'agit d'indiquer brièvement le chemin à suivre pour aborder le sujet. Il doit être clair car c'est le fil conducteur qui permet d'aborder d'une manière cohérente et ordonnée les différentes questions posées au niveau de l'introduction.

- **Le développement** : il s'agit de suivre le plan qui est esquissé dans l'introduction. Autrement dit-il s'agit d'argumenter à la suite du plan annoncé. Un argument est une idée développée en vue de prouver quelque chose. Le but de la dissertation étant de résoudre un problème à l'aide d'une argumentation, en conséquence sont à exclure :

- tout défilé de théories résumant les idées des différents auteurs.
- toute pratique qui consiste à prélever une notion et à l'étudier séparément car le développement est un examen systématique des différents aspects du problème posé par le sujet.

En résumé, le développement repose sur l'argumentation, la démonstration et l'illustration. L'argumentation et la démonstration reposent sur une planification du travail en étapes de résoudre des problèmes posés. L'illustration est une référence aux auteurs et aux exemples pour donner du poids à l'argumentation. Par exemple, les citations donnent du crédit à l'argumentation ; mais parfois il est recommandé de les éclairer par un petit commentaire.

- **La conclusion :**

Attention !!! Très souvent cette partie du travail est négligée, faute de temps due à une mauvaise utilisation du temps de l'épreuve. Quoi qu'il en soit, une dissertation sans conclusion est un travail inachevé. Tout comme l'introduction, la conclusion comprend trois éléments :

- ❖ La transition récapitulative ou bilan du devoir : il s'agit de récapituler les idées essentielles qui ont été développées dans le corps du devoir.
- ❖ La conclusion proprement dite ou solution finale : il s'agit de répondre à la question posée par le sujet de manière précise. Il s'agit également de donner son point de vue par rapport au problème posé par le sujet.
- ❖ L'ouverture des perspectives : il s'agit de s'ouvrir à des problèmes liés à celui qui vient d'être traité ou d'évoquer des perspectives nouvelles.

Le commentaire de texte philosophique

Comment traiter un sujet de Philosophie ?

Qu'est-ce que le commentaire de texte philosophique ?

Tout comme la dissertation philosophique, le commentaire de texte philosophique est un exercice de compréhension, de réflexion, d'analyse et de discussion. La différence entre les deux réside dans le fait que le commentaire s'applique à un texte qui constitue le prétexte à la réflexion.

Le commentaire de texte comprend trois niveaux de traitement : l'introduction, le développement et la conclusion.

L'introduction

Dans l'introduction il faut :

- **dégager l'idée générale du texte**, c'est-à-dire ce qui est en question à travers le texte. Autrement dit-il s'agit ici de déterminer le problème philosophique auquel le texte fait allusion. L'idée générale répond à la question : de quoi parle le texte ?
- **Enoncer la thèse de l'auteur** (si elle existe, c'est-à-dire quelle position, implicite ou explicite, l'auteur soutient-il dans le texte ?
- **Dégager l'articulation formelle du texte**, c'est-à-dire les étapes de la pensée de l'auteur. En termes simples, il s'agit d'indiquer la démarche de l'auteur, c'est-à-dire les centres d'intérêt ou les étapes successives de son argumentation. Cette étape correspond au plan dans la dissertation et elle répond à la question : comment l'auteur s'y prend-il pour développer sa pensée ?

Le développement

Il comprend généralement deux phases : une phase d'explication et une phase de discussion.

- **La phase d'explication** Elle est d'une manière générale soit linéaire, soit thématique. Mais en philosophie, c'est la démarche thématique qui est plus usitée car plus conforme à l'esprit philosophique. Expliquer thématiquement un texte, c'est essayer de l'élucider suivant ses propres articulations. Il s'agit tout en gardant à l'esprit que le texte garde sa cohésion, d'expliquer ses idées essentielles en procédant par centres d'intérêt ou idées secondaires.

NB : L'explication de chaque articulation ou centre d'intérêt doit être bouclée par une conclusion partielle et reliée aux autres par une transition.

• **La phase de discussion** Elle correspond à un examen critique du texte. Cela consiste à : montrer l'importance du texte dans le cadre de la pensée philosophique en général. Il s'agit donc de répondre d'abord aux questions suivantes :

- ✓ Est-ce que l'auteur innove ?
- ✓ Est-ce qu'il récuse des points de vue antérieurs ou est-ce qu'il reprend des idées déjà avancées par d'autres ?
- ✓ Dire si le texte est central dans l'ouvrage d'où il est tiré ou s'il existe d'autres parties du livre qui mettent plus en exergue l'idée défendue par l'auteur
- ✓ Dégager le contexte socio-historique dans lequel l'auteur a écrit son livre. En bref, il s'agit dans cette phase de faire preuve de détachement par rapport au texte et aux arguments de l'auteur, c'est à dire d'émettre des réserves à un ou quelques arguments de l'auteur. Cela correspond à l'antithèse dans la dissertation. On peut aussi, dans cette phase, confronter ou opposer l'auteur à d'autres qui se sont prononcés sur la même question.

La conclusion

Elle consiste à :

- Rappeler les idées principales du texte. Cependant il convient de préciser que ce rappel doit être soutenu par l'idée générale.
- Montrer l'opportunité ou non de ce dont il est question dans le texte.
- Montrer la place du texte et les problèmes qu'il, soulève dans l'histoire de la philosophie.

EXERCICES

DISSERTATION

Sujet 1 : La conscience peut-elle être un fardeau ?

Sujet 2 : L'œuvre d'art doit-elle plaire ?

Sujet 3 : L'État est-il au-dessus des lois ?

Sujet 4 : La culture dénature-t-elle l'homme ?

Sujet 5 : Peut-on avoir raison contre les faits ?

Sujet 6 : En quel sens a-t-on pu dire : « Philosopher, c'est rechercher l'essentiel inaperçu »?

Sujet 7 : L'homme se trompe parce qu'il a la conscience ; l'animal ne se trompe pas parce qu'il a l'instinct. Appréciez ce propos.

Sujet 8 : La démocratie est un régime fragile précisément par cela même qui fait sa supériorité : la liberté.
Qu'en pensez-vous ?

Sujet 9 : En quel sens la philosophie est-elle une boussole permettant de naviguer dans le monde ?

Sujet 10 : La philosophie délivre-t-elle l'esprit humain de toutes ses chaînes ?

Sujet 11 : Tout artiste est un créateur, même quand il imite le réel.
Qu'en pensez-vous ?

Sujet 12 : Y'a-t-il une place pour la subjectivité dans la science ?

Sujet 13 : Le philosophe est celui qui dit en y pensant ce que tout le monde dit sans y penser.
Qu'en pensez-vous ?

Sujet 14 : Craindre la Science n'est-ce pas la méconnaître ?

Sujet 15 : La Science est par elle-même sans valeur ; c'est un pur instrument.
Qu'en pensez-vous ?

Sujet 16 : Vouloir la certitude, n'est-ce pas tuer la philosophie ?

Sujet 17 : L'art n'est-il pas la preuve que le cœur a plus de génie que la raison ?

Sujet 18 : La contrainte annihile-t-elle la liberté ?

Sujet 19 : L'art vise-t-il à imprimer en nous des sentiments ou à les exprimer ?

Sujet 20 : En quel sens a-t-on pu dire : « Philosopher, c'est rechercher l'essentiel inaperçu » ?

Sujet 21 : Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

Sujet 22 : « Douter de tout et tout croire, ce sont là deux attitudes également commodes qui, l'une et l'autre nous dispensent de réfléchir ».

Sujet 23 : « Le fait que ce qui est tenu pour vrai change avec le temps doit-il incliner au scepticisme ? »

Sujet 24 : Peut-on identifier le beau ?

COMMENTAIRES

Sujet 1 : Expliquez et discutez le texte suivant :

Le devoir du médecin consiste dans l'obligation de conserver la vie purement et simplement et de diminuer autant que possible la souffrance. Mais tout cela est problématique. Grâce aux moyens dont il dispose, le médecin maintient en vie le moribond, même si celui-ci l'implore de mettre fin à ses jours, et même si ses parents souhaitent et doivent souhaiter sa mort, consciemment ou non, parce que cette vie ne représente plus aucune valeur, parce qu'ils seraient contents de le voir délivré de ses souffrances. Seules les présuppositions de la médecine et du code pénal empêchent le médecin de s'écarter de cette ligne de conduite. Mais la médecine ne se pose pas la question : la vie mérite-t-elle d'être vécue et dans quelles conditions ?

Toutes les sciences de la nature nous donnent une réponse à la question : que devons-nous faire si nous voulons être techniquement maîtres de la vie ? Quant aux questions : cela a-t-il au fond et en fin de compte un sens ? Devons-nous et voulons-nous être techniquement maîtres de la vie ? Elles les laissent en suspens ou bien les présupposent en fonction de leur but.

M. Weber, le savant et le politique, U.G.E 10 / 18 pp 77-78.

Sujet 2 :

Je suppose les hommes parvenus à ce point où les obstacles qui nuisent à leur conservation dans l'état de nature l'emportent, par leur résistance, sur les forces que chaque individu peut employer pour se maintenir dans cet état. Alors cet état primitif ne peut plus subsister ; et le genre humain périrait s'il ne changeait de manière d'être.

Or, comme les hommes ne peuvent engendrer de nouvelles forces, mais seulement unir et diriger celles qui existent, ils n'ont plus d'autre moyen, pour se conserver, que de former par agrégation une somme de forces qui puisse l'emporter sur la résistance, de les mettre en jeu par un seul mobile et de les faire agir de concert.

Cette somme de forces ne peut naître que du concours de plusieurs : mais la force et la liberté de chaque homme étant les premiers instruments de sa conservation, comment les engagera-t-il sans se nuire et sans négliger les soins qu'il se doit ? Cette difficulté, ramenée à mon sujet, peut s'énoncer en ces termes :

«Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant.» Tel est le problème fondamental dont le Contrat social donne la solution.

Jean-Jacques Rousseau, Du Contrat social.

QUESTIONS

1. Après avoir situé ce texte dans l'œuvre, vous en dégagerez l'idée générale. (05 points)
2. Quelle est, d'après Rousseau, la principale explication de la sortie de l'homme de l'état de nature ? (05 points)
3. Quelle définition de la liberté se dégage du texte ? (05 points)
4. Les motivations qui fondent le contrat social sont-elles, selon vous, pertinentes ? Justifiez votre réponse. (05 points)

Sujet 3 : Expliquez et discutez le texte suivant :

« Excepté l'homme, aucun être ne s'étonne de sa propre existence. C'est pour tous une chose si naturelle qu'ils ne la remarquent même pas. L'homme est un animal métaphysique. De même, c'est être capable de s'étonner des événements habituels et des choses de tous les jours ; de se poser comme sujet d'étude ce qu'il y a de plus général et de plus ordinaire.

Tandis que l'étonnement de la savante ne se produit qu'à propos des phénomènes rares et choisis, et que tout son problème se réduit à ramener ce phénomène à un autre plus connu. L'étonnement philosophique suppose dans l'individu un degré supérieur d'intelligence, quoique pourtant ce n'en soit pas là l'unique condition car, sans aucun doute, c'est la connaissance des choses de la mort et la considération de la douleur et la misère de la vie qui donnent la plus forte impulsion à la pensée philosophique et à l'explication métaphysique du monde. Suivant moi, la philosophie naît de notre étonnement au sujet du monde et de notre propre existence qui s'imposent comme une énigme dont la solution ne cesse dès lors de préoccuper l'humanité. »

Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*

Sujet 4 :

L'homme est capable de délibération, et, en vertu de cette faculté, il a, entre divers actes possibles, un choix beaucoup plus étendu que l'animal. Il y a déjà là pour lui une liberté relative, car il devient indépendant de la contrainte immédiate des objets présents, à l'action desquels la volonté de l'animal est absolument soumise. L'homme, au contraire, se détermine indépendamment des objets présents, d'après des idées, qui sont ses motifs à lui. Cette liberté relative n'est en réalité pas autre chose que le libre arbitre tel que l'entendent des personnes instruites, mais peu habituées à aller au fond des choses: elles reconnaissent avec raison dans cette faculté un privilège exclusif de l'homme sur les animaux. Mais cette liberté n'est pourtant que relative, parce qu'elle nous soustrait à la contrainte des objets présents, et comparative, en ce qu'elle nous rend supérieurs aux animaux. Elle ne fait que modifier la manière dont s'exerce la motivation, mais la nécessité de l'action des motifs n'est nullement suspendue, ni même diminuée.

SCHOPENHAUER, Essai sur le libre arbitre

NB : les sujets 3 et 4 ont la même consigne.

Expliquer et discuter le texte suivant :

Texte, auteur, titre et date ou époque de composition ou de publication de l'œuvre.

La connaissance de la doctrine de l'auteur n'est pas requise. Il faut et il suffit que l'explication rende compte, par la compréhension précise du texte, du problème dont il est question.

Sujet 5 :

La sauvagerie, force et puissance de l'homme dominé par les passions, (...) peut être adoucie par l'art, dans la mesure où celui-ci représente à l'homme les passions elles-mêmes, les instincts et, en général, l'homme tel qu'il est. Et en se bornant à dérouler le tableau des passions, l'art, alors même qu'il les flatte, le fait pour montrer à l'homme ce qu'il est, pour l'en rendre conscient.

C'est déjà en cela que consiste son action adoucissante, car il met ainsi l'homme en présence de ses instincts, comme s'ils étaient en dehors de lui, et lui confère de ce fait une certaine liberté à leur égard. Sous ce rapport, on peut dire de l'art qu'il est un libérateur. Les passions perdent leur force, du fait même qu'elles sont devenues objets de représentations, objets tout court.

L'objectivation des sentiments a justement pour effet de leur enlever leur intensité et de nous les rendre extérieurs, plus ou moins étrangers. Par son passage dans la représentation, le sentiment sort de l'état de concentration dans lequel il se trouvait en nous et s'offre à notre libre jugement.

Il en est des passions comme de la douleur : le premier moyen que la nature met à notre disposition pour obtenir un soulagement d'une douleur qui nous accable, sont les larmes; pleurer, c'est déjà être consolé. Le soulagement s'accroît ensuite au cours de conversations avec des amis, et le besoin d'être soulagé et consolé peut nous pousser jusqu'à composer des poésies.

C'est ainsi que dès qu'un homme qui se trouve plongé dans la douleur et absorbé par elle est à même d'extérioriser cette douleur, il s'en sent soulagé, et ce qui le soulage encore davantage, c'est son expression en paroles, en chants, en sons et en figures. Ce dernier moyen est encore plus efficace.

HEGEL

QUESTIONS :

1° Dégagez la thèse de ce texte et montrez comment elle est établie.

2° En vous appuyant sur des exemples que vous analyserez, expliquez :

- a) « l'art, alors même qu'il les flatte, le fait pour montrer à l'homme ce qu'il est » ;
- b) « L'objectivation des sentiments a justement pour effet de leur enlever leur intensité et de nous les rendre extérieurs » ;
- c) « ce qui le soulage encore davantage, c'est son expression en paroles, en chants, en sons et en figures ».

3° L'art nous libère-t-il de la violence des sentiments ?

Sujet 6 :

L'état de société s'est imposé comme une solution naturelle, en vue de dissiper la crainte et d'éliminer les circonstances malheureuses auxquelles tous étaient exposés. Son but principal ne diffère donc pas de celui que tout homme raisonnable devrait s'efforcer d'atteindre - quoique sans aucune chance de succès (...) - dans un état strictement naturel. D'où l'évidence de cette proposition : alors même qu'un homme raisonnable se verrait un jour, pour obéir à son pays, contraint d'accomplir une action certainement contraire aux exigences de la raison, cet inconvénient particulier serait compensé, et au-delà, par tout le bien dont le fait bénéficier en général l'état de société. L'une des lois de la raison prescrit que de deux maux nous choisissons le moindre ; il est donc permis de soutenir que jamais personne n'accomplit une action contraire à ce que lui dicte sa raison, en se conformant aux lois de son pays.

SPINOZA

QUESTIONS :

1° Dégagez l'idée principale du texte, puis ses différentes étapes.

2° Expliquez :

- a) « Son but principal ne diffère donc pas de celui que tout homme raisonnable devrait s'efforcer d'atteindre » ;
- b) « cet inconvénient particulier serait compensé, et au-delà, par tout le bien dont le fait bénéficier en général l'état de société » ;
- c) « L'une des lois de la raison prescrit que de deux maux nous choisissons le moindre ».

3° Est-il toujours raisonnable d'obéir aux lois ?

Sujet 7 : Expliquez et discutez le texte ci-après :

L'instinct n'a pas à être cultivé, l'animal est immédiatement et pleinement lui-même par la croissance naturelle de son organisme, contrairement à l'homme qui doit devenir homme.

Parce que le développement naturel de son corps conduit chaque individu adulte d'une espèce animale au plus haut degré de perfection dont sa nature est capable, les bêtes ne sont pas susceptibles de progrès d'une génération à l'autre : elles n'en ont pas besoin.

La raison permet à l'homme d'utiliser ses forces naturelles, l'agilité de son corps, l'habileté de sa main, à des fins que l'instinct ne prédétermine pas. L'homme peut toujours devenir plus que ce qu'il est, il s'invente sans cesse de nouveaux buts, fait de nouveaux projets ; la nature ne l'a pas enfermé, comme l'animal, dans les étroites limites de l'instinct : elle l'a rendu ainsi apte à la liberté.

Jean-Michel Muglioni

Sujet 8 : Expliquez et discutez le texte ci-après :

L'art est ce qu'il y a de plus élevé ; c'est aussi ce qu'il y a de plus difficile et de plus fragile. Si ses conditions ne sont pas respectées, ce qui revient à dire, au fond, si la liberté n'est pas tenue en haleine, il cesse d'exister. Chacun comprend que l'art périt en devenant automatique, et qu'il périt aussi bien en perdant contact avec le monde. L'effort de production artistique révèle que travail, réflexion, invention et liberté sont solidaires, que l'œuvre naît de l'exécution plus que du projet, et qu'on ne pense son œuvre qu'en l'accomplissant, en la faisant naître sous ses doigts, sans qu'elle ait jamais d'autre modèle qu'elle-même. N'est-ce pas l'évidence qu'un sculpteur sur bois ne voit l'effet d'une entaille qu'après l'avoir creusée et qu'un peintre ne voit l'effet d'une touche qu'après l'avoir posée ; qu'ils ne peuvent, en conséquence, méditer que le couteau ou le pinceau à la main ?

Un tel travail suppose une lutte constante et progressive avec une matière déterminée, lutte à la faveur de laquelle peut se dégager le style qui est la marque de l'œuvre humaine et le signe de la réussite.

BRIDOUX

Sujet 9 : Expliquez et discutez le texte ci-après :

Ce qui nous frappe quand nous abordons l'histoire de la philosophie, c'est cette abondance de philosophies. Or il ne doit y avoir qu'une philosophie, la science pensée du rationnel. Cette abondance est un thème favori de ceux qui nient ou ignorent la philosophie. De ce qu'il y en a tant, ils concluent qu'il n'y en a point. Ceux qui disent qu'on ne saurait connaître la vérité, ne rien en savoir, s'appuient surtout sur le grand nombre de philosophies, et l'histoire de la philosophie est par eux bien accueillie parce qu'ils pensent montrer par cette histoire que la raison qui pense n'a abouti qu'à des aventures et des erreurs. La raison qui pense, disent-ils, n'a fait qu'errer çà et là, sans découvrir le royaume de la pensée, nul chemin ne conduit à la vérité. Et ils ajoutent, il n'y a tant d'erreurs que parce que le vrai ne peut se reconnaître. L'histoire de la philosophie offre simplement le spectacle des tentatives malheureuses et manquées pour parvenir à la vérité, c'est un champ de bataille où on ne peut trouver que des cadavres.

Hegel

Sujet 10 : Expliquez et discutez le texte ci-après :

La pluralité des sciences et la spécificité de chacune d'elles résultent évidemment de leur nature même, c'est-à-dire du fait qu'elles sont essentiellement des activités intervenant sur le réel pour recueillir des données. Or, premièrement, elles sont obligées de choisir les aspects du réel qu'elles veulent étudier. Deuxièmement chaque mode d'intervention, c'est-à-dire chaque méthode, entraîne la découverte de phénomènes qui ne peuvent être atteints par d'autres méthodes. On nous objectera que certaines sciences interviennent peu et se contentent d'observer : l'astronomie, l'éthologie. Nous dirons plus exactement que, contrairement aux sciences expérimentales, elles ne peuvent pas ou ne veulent pas modifier certains facteurs du réel comme le font ces autres sciences en vue de questionner celui-ci. Mais elles sont néanmoins

essentiellement actives, et l'observateur intervient, ne serait-ce que par le point de vue à partir duquel il observe et par ses instruments.

Jeanne Parain-Vial.

Sujet 11 : Expliquez et discutez le texte suivant :

Un monde sans objets reconnaissables, identifiables, qu'on puisse suivre dans le temps, serait proprement un chaos. Les objets de l'expérience vulgaire présentent trop de lacunes et d'apparences changeantes pour organiser ce chaos ; ils laissent place aux fantasmagories des mythes et des superstitions. La science entreprend la tâche de multiplier les objets, qu'elle obtient à coup sûr, par des méthodes régulières et contrôlables, méthodes qui fournissent par le même effort l'interconnexion entre ces objets ; ainsi se constitue un réseau, un filet toujours plus étendu (et, nous le savons, aux mailles toujours plus fines) qui est jeté sur le flux des apparences et qui lui confère la cohérence et l'ordre. Tout le problème est de savoir si cette méthode aboutira, si le filet recouvrira tous les phénomènes, rendra compte de toutes les apparences, les épuisera en un mot.

Sujet 12 : Expliquez et discutez le texte suivant :

Le devoir du médecin consiste dans l'obligation de conserver la vie purement et simplement et de diminuer autant que possible la souffrance. Mais tout cela est problématique. Grâce aux moyens dont il dispose, le médecin maintient en vie le moribond, même si celui-ci l'implore de mettre fin à ses jours, et même si ses parents souhaitent et doivent souhaiter sa mort, consciemment ou non, parce que cette vie ne représente plus aucune valeur, parce qu'ils seraient contents de le voir délivré de ses souffrances. Seules les présuppositions de la médecine et du code pénal empêchent le médecin de s'écarter de cette ligne de conduite. Mais la médecine ne se pose pas la question : la vie mérite-t-elle d'être vécue et dans quelles conditions ?

Toutes les sciences de la nature nous donnent une réponse à la question : que devons-nous faire si nous voulons être techniquement maîtres de la vie ? Quant aux questions : cela a-t-il au fond et en fin de compte un sens ? Devons-nous et voulons-nous être techniquement maîtres de la vie ? Elles les laissent en suspens ou bien les présupposent en fonction de leur but.

M. Weber, le savant et le politique, U.G. E 10 /18 pp 77-78.

Sujet 13 : Expliquez et discutez le texte suivant :

« Excepté l'homme, aucun être ne s'étonne de sa propre existence. C'est pour tous une chose si naturelle qu'ils ne la remarquent même pas. L'homme est un animal métaphysique. De même, c'est être capable de s'étonner des événements habituels et des choses de tous les jours ; de se poser comme sujet d'étude ce qu'il y a de plus général et de plus ordinaire. Tandis que l'étonnement de la savante ne se produit qu'à propos des phénomènes rares et choisis, et que tout son problème se réduit à ramener ce phénomène à un autre plus connu. L'étonnement philosophique suppose dans l'individu un degré supérieur d'intelligence, quoique pourtant ce n'en soit pas là l'unique condition car, sans aucun doute, c'est la connaissance des choses de la mort et la considération de la douleur et la misère de la vie qui donnent la plus forte impulsion à la pensée philosophique et à l'explication métaphysique du monde. Suivant moi, la philosophie naît de notre étonnement au sujet du monde et de notre propre existence qui s'imposent comme une énigme dont la solution ne cesse dès lors de préoccuper l'humanité. »

Arthur Schopenhauer, Le Monde comme volonté et comme représentation

Correction

Seuls les sujets de dissertation 1, 2, 3 et 21 ont eu quelques propositions de correction.

Sujet 1 : La conscience peut-elle être un fardeau ?

L'analyse du sujet

I. Les termes du sujet

- Conscience :
 - sens psychologique : faculté de se représenter sa propre existence.
 - sens moral : faculté de juger, ou de se représenter la valeur morale de ses actes.
- Fardeau :
 - idée d'absence de liberté, d'entrave.
 - idée d'efforts, de douleur.
- Peut-elle :
 - idée de possibilité, de choix.
 - idée de légitimité.

II. Les points du programme

- La conscience.
- L'existence et le temps.
- La morale.
- Le bonheur.
- La liberté.

La problématique

La conscience que nous possédons peut-elle être considérée comme une charge nous empêchant de jouir pleinement de l'existence ?

Se rendre compte de ses propres défauts confère-t-il à l'homme de la grandeur ou nuit-il au contraire à son bonheur et à sa liberté ?

Le plan détaillé du développement

I. La conscience est la marque de la grandeur humaine.

- a) La disposition de la conscience nous donne le statut de sujet lucide et responsable de nos actes.
- b) Ce sont les exigences du corps qui peuvent davantage être vécues comme un fardeau : maladies, travail, douleurs ; nous souffrons de vieillir trop vite.
- c) Les manifestations du corps et ses désirs, relayés par l'inconscient, peuvent alourdir et perturber la conscience (psychanalyse).

Transition : Ne serait-il pas préférable de n'avoir aucune conscience des limites de notre condition ?

II. La conscience peut être malheureuse.

- a) Entant qu'individu, la conscience de nos défauts psychologiques est douloureuse.
- b) En tant qu'être humain, la conscience de notre condition ne peut susciter que l'incompréhension et l'angoisse (Cf. Pascal).
- c) Entant que citoyen, la conscience des injustices et des déterminismes divers pesant sur nous n'incite pas au bonheur.

Transition : Mais prendre conscience des déterminismes n'est-il pas un moyen de s'en libérer ?

III. La prise de conscience est libératrice.

- a) Sans conscience, le bonheur et la liberté ne seraient ni vécus, ni ressentis vraiment.

- b) En matière morale, la conscience donne un idéal à respecter, mais que l'on ne peut jamais parfaitement atteindre.
- c) La conscience nous donne un projet d'existence, toujours susceptible de changer (Cf. Sartre).

Conclusion

La conscience peut être vécue comme un fardeau, mais c'est également le fait d'être conscients de nos propres limites qui nous en libère

Sujet 2 : L'œuvre d'art doit-elle plaire ?

L'analyse du sujet

I. Les termes du sujet

- Œuvre d'art :
 - sens classique : toute création appartenant à la liste classique des beaux-arts.
 - sens moderne : toute production humaine revendiquant ce statut.
- Doit-elle plaire :
 - idée d'impératif, d'obligation morale ou déontologique.
 - idée de nécessité.

II. Les points du programme

- L'art.
- La matière et l'esprit.
- Le devoir.

L'accroche

Zola, dans la préface de *Thérèse Raquin*, s'insurge contre ceux qui ont trouvé son roman « obscène », alors qu'il ne visait que la vérité selon lui.

La problématique

L'artiste est-il soumis à l'impératif de créer un plaisir chez le spectateur ? Le statut d'œuvre d'art nécessite-t-il qu'il y ait toujours divertissement, ou peut-on au contraire lui donner un autre rôle ?

L'œuvre d'art peut-elle même être soumise à un impératif quelconque ?

Le plan détaillé du développement

I. Le plaisir a partie liée avec l'essence et l'existence même des œuvres d'art.

- a) Il existe un plaisir naturel propre à la vision des images (cf. analyse d'Aristote), ce pour quoi l'art est essentiellement imitatif.
- b) Les grandes œuvres sont celles qui, depuis leur création, plaisent de façon constante, du fait des qualités de composition qu'elles possèdent (cf. analyse de Hume).
- c) L'appréciation de la beauté se fait en fonction du plaisir ressenti, donc sans plaisir, les œuvres ne seraient pas reconnues comme telles.

Transition : Pourtant, nombreuses ont été les œuvres non appréciées, voire condamnées lors de leur création.

II. La relativité du plaisir esthétique constitue un problème.

- a) Le jugement esthétique est relatif à chacun, s'il repose sur un plaisir.
- b) Le plaisir éprouvé par le plus grand nombre ne signifie pas que l'œuvre soit de grande qualité (exemple du cinéma dit « grand public »). Il peut y avoir un plaisir superficiel, lié à l'apparence de beauté ou à l'apparence de l'objet représenté (cf. analyse de Platon dans l'*Hippias Majeur*).

c) Le but de l'art n'est pas de divertir. Certains artistes modernes revendiquent un autre idéal que celui de la beauté ou du plaisir. Il s'agit au contraire de faire réfléchir, de choquer, etc.

Transition : Tout et n'importe quoi peut-il donc être de l'art ?

III. L'œuvre d'art est à redéfinir constamment.

a) L'œuvre d'art est suffisamment riche pour mettre chaque spectateur en situation de former et d'échanger des jugements, ce qui suscite un plaisir et un intérêt spécifiques (cf. analyse de Kant).

b) De nos jours, les frontières de l'art ne sont pas fixes, et le jugement doit être forgé sur le statut même d'œuvre d'art, sur le fait même de savoir en quoi il s'agit d'une œuvre d'art (exemple des ready-made de Duchamp). Pour cela, le plaisir ne suffit pas.

Conclusion

Une œuvre d'art suscite plaisir et intérêt, de différentes natures, mais sans que l'exigence de plaisir soit elle-même un préalable à remplir.

Sujet 3 : L'Etat est-il au-dessus des lois ?

L'analyse du sujet

I. Les termes du sujet

- L'Etat :
 - sens restreint : pouvoir souverain, instance dirigeante d'un pays.
 - sens général : organisation d'ensemble d'un pays, englobant dirigeants et peuple, sous la forme d'une autorité indépendante, dans des frontières reconnues.
- Est-il au-dessus :
 - idée de supériorité et d'impunité.
 - idée d'extériorité et d'indifférence.
- Des lois :
 - sens juridique et politique : les lois en vigueur dans un État donné.
 - sens général : lois au sens naturel, moral, divin, etc.

II. Les points du programme

- L'État
- La justice et le droit.

L'accroche

Le film *Ennemi d'Etat* (Tony Scott, 1998) montre comment un citoyen innocent se voit traqué et démis de tous ses droits au nom d'un prétendu intérêt supérieur de la nation.

La problématique

Comment l'État pourrait-il incarner le pouvoir souverain, s'il doit se soumettre aux lois ? Comment les lois pourraient-elles s'appliquer si ceux qui les font respecter ne les respectent pas eux-mêmes ? Enfin, l'État représente-t-il vraiment une entité distincte du peuple ?

Le plan détaillé du développement

I. Le pouvoir souverain détient une place à part à l'égard des lois.

a) L'État, compris comme autorité souveraine, est le garant des lois et dispose de la force pour les faire appliquer. À ce titre, il n'est pas au même rang que tout citoyen et n'engage pas son obéissance aux lois de façon équivalente (cf. analyse de Hobbes).

b) Les dangers et menaces pesant sur l'État doivent être combattus avec le souci d'efficacité, et parfois contre les lois en vigueur, y compris les lois morales (cf. analyse de Machiavel).

Transition : Justement, l'État n'est-il pas au moins soumis à la loi de sa propre conservation ?

II. L'État respecte et sert des lois essentielles.

- a) L'État se constitue pour assurer l'ordre politique et la sécurité (cf. Analyse de Hobbes). Il suit donc une loi naturelle fondamentale.
- b) L'État se constitue pour assurer plus que cela : la liberté et le bien-être de la population (cf. analyse de Spinoza), c'est-à-dire une loi naturelle et morale de respect de l'individu.
- c) Même l'État totalitaire se veut soumis à l'exigence de réaliser la loi de l'histoire ou de la nature (cf. analyse de Arendt).

Transition : Précisément, n'a-t-il pas fait en cela la pire des choses ?

Ne faut-il pas déterminer quelle loi spécifique il doit suivre ?

III. L'État n'est pas autre chose que le peuple qui le constitue.

- a) L'État est légitime dans la mesure où il se matérialise dans le pouvoir législatif, lui-même constitué par la volonté générale (cf. analyse de Rousseau). Ou dans la mesure où il vise à l'intérêt de tous, sans sacrifice de quelques-uns (cf. analyse d'Aristote).
- b) C'est en veillant à respecter le principe même de la loi que les décisions de l'État sont légitimes.

Conclusion

L'État ne saurait être au-dessus des lois, celles-ci le constituant en tant que tel.

Sujet 21 : Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

L'analyse du sujet

I. Les termes du sujet

- Prise de conscience :
 - aspect subjectif : effort de lucidité, de critique.
 - aspect objectif : accession à une vérité, à une connaissance.
- Libératrice :
 - sens politique : gain de droits, d'autonomie.
 - sens psychologique : gain de choix, de possibilités d'action.

II. Les points du programme

- La liberté.
- La conscience.
- L'histoire.

L'accroche

En prenant conscience de sa situation, jusqu'alors ignorée, Œdipe se crève les yeux et s'exile de Thèbes.

La problématique

A-t-on toujours intérêt à prendre conscience de choses ou d'emprises auxquelles on ne pourra rien changer ? Le gain de lucidité donne-t-il dans ce cas un gain de liberté ?

Le plan détaillé du développement

I. La prise de conscience donne une expérience de liberté.

- a) D'un point de vue individuel, « prendre conscience » signifie se débarrasser d'une ignorance ou d'un préjugé sur une question. Cela implique une action d'analyse personnelle (exemple du cogito de Descartes).
- b) D'un point de vue collectif, prendre conscience de son réel statut amène à le changer (exemple de la conscience de classe pour Marx).

Transition : Mais la révolution ne donne pas toujours lieu à un statut meilleur ou plus libre.

II. La lucidité repère, voire accroît, les limites de nos choix.

- a) D'un point de vue philosophique, la prise de conscience du déterminisme pesant sur nous ne le fait pas disparaître (cf. analyse critique de Spinoza sur le libre arbitre).
- b) D'un point de vue psychologique et moral, la conscience plus aiguë de nos limites et de nos défauts ne procure pas une grande confiance en soi (exemple du remords).
- c) D'un point de vue hypothétique, il serait alors préférable d'ignorer beaucoup de choses et de se sentir libre et heureux de ce fait (exemple analysé par Descartes).

Transition : Mais un être sans réflexion, sans prise de conscience, est-il libre ?

III. La liberté ne peut s'établir sans prise de conscience.

- a) L'action politique vise à agir sur les inégalités et les exploitations qui peuvent être changées. La prise de conscience en est la première étape nécessaire, quoique non suffisante.
- b) D'un point de vue existentiel, la prise de conscience d'une liberté fondamentale pour l'homme l'amène à revendiquer et à assumer sa liberté (cf. analyse de Sartre).
- c) Tout refuge derrière un déterminisme supposé est alors une perte de liberté et un exemple de mauvaise foi.

Conclusion

La prise de conscience est libératrice si elle s'accompagne des conditions permettant de changer ou d'assumer ce qui est devenu conscient.

Ce qu'il ne faut pas faire

Traiter le sujet sans voir la différence entre « conscience » et « prise de conscience » d'une part, et entre « liberté » et « libération » d'autre part